

GASTON ROUPNEL – Les concepts: Le temps et l'espace

Gabriel Kafure da Rocha

ACÁCIA

Número 02, dezembro de 2019

URL: www.revista-acacia.com.br/2019/02/gaston-roupnel

www.revista-acacia.com.br



Como citar esta tradução

ROUPNEL, Gaston. Les concepts: Le temps et l'espace. Tradução, prefácio e notas: Gabriel Kafure da Rocha. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 2, n. 2, p. 97-124, 2019. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2019/02/gaston-roupnel>>.



Sobre o autor

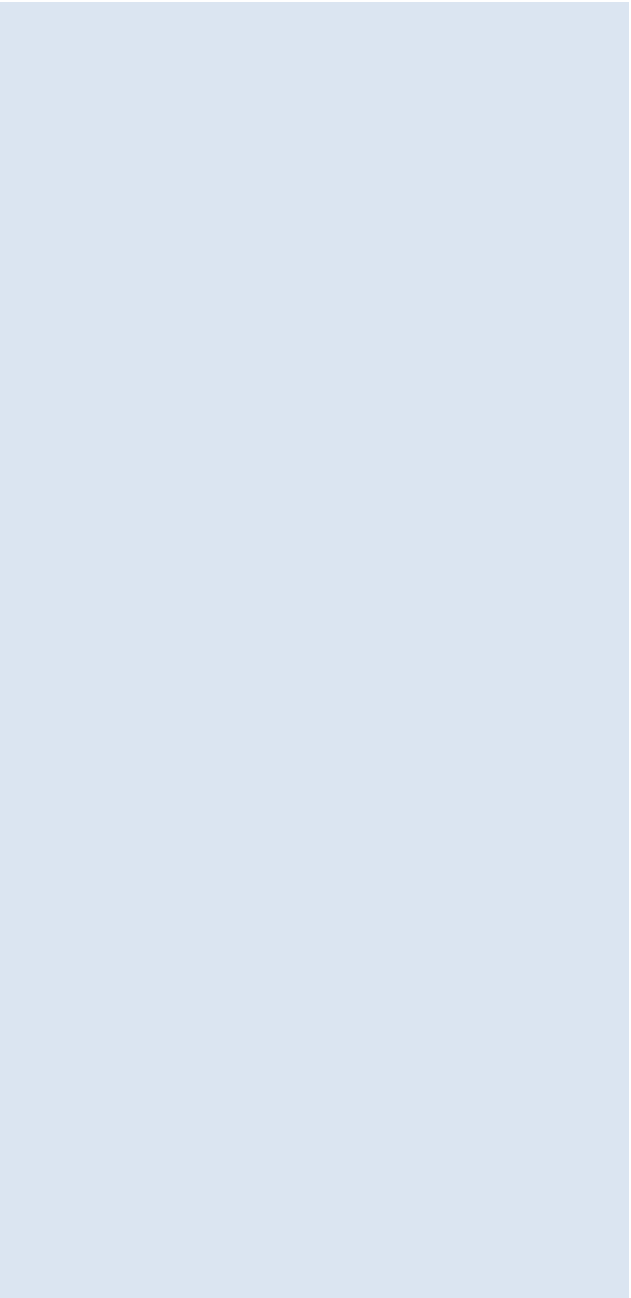
Gaston Roupnel (1871-1946) foi um filósofo, historiador e poeta francês, professor da Universidade de Dijon. Por ser oriundo de uma região rural da França, era um grande conhecedor e produtor de vinhos. Nesse sentido, Roupnel produziu obras que retratam a realidade rural francesa, mas também que sintetizam essa cultura com a filosofia da época, numa espécie de panenteísmo que sintetiza filosofias como a de uma interpretação heterodoxa e descontínuista de Bergson e Teilhard de Chardin.

Sobre o texto

A presente tradução pretende homenagear seu legado filosófico, investigando a conceituação no Capítulo I da segunda parte de *Siloë*, intitulada *Nouz*, que também completou 90 anos em 2017. Nela, o conceito de tempo é interpretado pelo *Instante tempo-vida* como partícula atômica que esclarece a inteligência do universo. A partir desse desenvolvimento inicia-se então a problematização da relação entre espaço e duração numa perspectiva da descontinuidade ontológica. Desse modo, é o ponto-vida que representa o átomo do espaço na explicação da importância da presença, ou seja, de como o ser humano participa ativamente da construção cosmológica do universo. A presente tradução então justifica-se pela importância que Bachelard atribui a Roupnel. Contudo, muito citado por meio de *apud* a Bachelard em *A intuição do Instante*, a obra *Siloë* é então considerada rara e até mesmo inacessível por conta de estar esgotada para venda mesmo na França. Assim, acreditamos que o conceito do instante em Roupnel e da maneira como tal conceituação serviria como alternativa de uma outra visão ontológica da fenomenologia do mundo diferente do conceito de duração de Bergson.

Sobre o tradutor

Gabriel Kafure da Rocha é Prof. de Filosofia do Instituto Federal do Sertão Pernambucano. Doutorando em Filosofia pela UFRN, estuda a meta-ontologia do espaço em Bachelard e Heidegger. Além disso, é um dos editores chefes da Revista Cadernos Cajuína, já publicou em diversas revistas na América do sul e traduziu textos do francês e do espanhol para o português. Entre eles, recentemente o livro “Bachelard: Estudo crítico sobre as *Causeries* ou lições de filosofia”,



onde transcreveu e traduziu as emissões radiofônicas do filósofo por um estudo comentado. E-mail de contato: gabriel.rocha@ifsertao-pe.edu.br.

Les concepts: Le temps et l'espace

I

Nous ne pouvons accepter une explication de la vie que si cette explication et nos concepts sont adaptés ensemble.

Le concept de temps est celui qui s'impose le plus naturellement à notre esprit, car il est le plus intimement associé à notre activité psychologique. En faisant effort, nous pouvons imaginer notre pensée abstraite d'une situation spatiale; nous ne la pouvons pas concevoir indépendante de la durée qui lui constitue sa trame apparente.

On a pu prétendre que cette apparence était une réalité, et que la continuité de la vie psychologique était fixée sur une mouvance incessante. La durée ne serait pas ainsi un instant qui remplace un instant. Le présent lui-même s'évanouirait, et n'apparaîtrait plus que comme le contact sans dimension entre le passé qui avance et ronge d'une part; et d'autre part l'avenir qui recule et s'entaille sans cesse.

Mais où donc percevons-nous cette durée, si ce n'est sous la forme du présent qui nous assaille du même choc fulgurant où il s'engloutit à tout jamais. C'est du présent, et uniquement du présent, que nous avons conscience. L'instant qui vient de nous échapper est la même mort immense à qui appartiennent les mondes abolis et les firmaments éteints. Et le même inconnu redoutable contient, dans les mêmes ténèbres de l'avenir, aussi bien l'instant qui s'approche de nous que les Mondes et les Cieux qui s'ignorent encore. Il n'y a pas de degrés de néant dans cette mort qui est aussi bien l'avenir que le passé. Les souvenirs sont les ruines et les tombes, où reposent les instants détruits. Et l'avenir est un vacuum. Alors comment le présent pourrait-il être seulement le contact entre deux non-existences, l'immatérielle frontière sans étendue et sans épaisseur qui séparerait deux néants? ... Le passé et l'avenir ne se peuvent concevoir que sous forme de négations. Ils sont les instants présents qui n'existent plus ou qui n'existent pas encore. Dans le passé et dans l'avenir, nous ne sommes plus, ou nous ne sommes encore que du non-être. Au contraire, l'idée que nous avons du présent est d'une plénitude et d'une évidence positive singulières. Nous y siégeons avec notre personnalité complète. C'est là seulement, par lui et en lui, que nous avons sensation d'existence. Et il y a identité absolue entre le sentiment du présent et le sentiment de la vie.

Certes, notre esprit conserve mémoire des instants qui ne sont plus, c'est-à-dire du passé. Et d'autre part l'expérience lui a donné la confiante appréhension des instants qui ne sont pas encore, c'est-à-dire de l'avenir. Mais comme l'instant apparaît par lui-même sans durée, les instants morts qui nous composent le passé peuvent le composer comme une continuité à la manière dont une ligne se compose de points sans dimension. Alors, cette construction une fois faite, il nous apparaît que nos actes d'attention sont des épisodes sensationnels extraits de cette continuité appelée la durée. Mais la trame continue, où notre esprit brode des dessins discontinus d'actes, n'est que la construction laborieuse et factice de notre esprit. Rien ne nous autorise à affirmer la durée. Tout en nous en contredit de sens et en ruine la logique. Et d'ailleurs notre instinct est mieux renseigné là-dessus que notre raison. Le sentiment que nous avons du passé est celui d'une négation et d'une destruction. Le crédit que notre esprit accorde à une prétendue durée qui ne serait plus et où il ne serait plus, est un crédit sans provision.

Il apparaît donc que le temps n'existe pas pour nous comme une durée passée ou à venir, mais sous l'unique forme de l'instant présent. Cette conception du présent est la seule conception temporanée que nous permetons avoir; c'est cette conception arbitrairement répandue par derrière et par devant nous qui donne sa forme habituelle au concept du temps.

Alors puisque cet instant-temps répond à un instinct si puissant, il doit reposer sur le phénomène de l'être par une base physiologique assez large pour correspondre à tout le phénomène.

Or cet instant-temps nous l'avons déjà trouvé. Il nous est apparu intimement lié au phénomène fonctionnel de l'être.

On a pu dire que la durée c'était la vie. Sans doute, mais faut-il du moins placer la vie dans de cadre du discontinu qui la contient, et dans la forme assaillante qui la manifeste. Elle n'est plus cette fluide continuité de phénomènes organiques qui s'écoulaient les uns dans les autres en se confondant dans l'unité fonctionnelle. L'être, étrange lieu de souvenirs matériels n'est qu'une habitude à lui-même. Ce qu'il peut y avoir de permanent dans l'être est l'expression, non d'une cause immobile et constante, mais d'une juxtaposition de résultats fuyants et incessants, dont chacun a sa base solitaire, et dont la ligature, qui n'est qu'une habitude, compose un individu.

Nous savons en effet que le développement ontogénétique doit être considéré comme une succession de situations, dont chacune est formée par un ensemble d'innombrables vibrations moléculaires. Chacun de ces ensembles est un système dynamique aux éléments multiples, tous coordonnés en un seul rythme dynamique, dont la nature intime nous échappe, mais dont le résultat est évident, et que nous appelons, à

cause de cela, l'unité fonctionnelle. Or, chacune des vibrations moléculaires ne dépend que de la vibration immédiatement précédente. Chacune des situations d'ensemble ne dépend donc que de la situation qui lui est immédiatement antécédente. L'unité fonctionnelle, création sans cesse recommencée, expression sans cesse renouvelée d'un immense système de manifestations dynamiques parcellaires, compose ainsi une harmonie fulgurante et instantanée, à côté de laquelle le rythme de l'Univers stellaire semble un art larvaire et engourdi. Et cette harmonie frappe sa note sans en dissoudre le contour sonore aux harmonies qui la précèdent ou lui succèdent. Donnée par une multitude innombrable de coups d'archets isochrones, la note s'isole et se détache, lucide et expressive.

À ce système en effet en succède un autre, entièrement neuf, essentiellement distinct, et où tous les éléments vibrants, tous les frémissements constitutifs, tous les frissons de matière, sont une nouvelle création, une création dont le déterminisme est bien apporté par l'être livré par le système immédiatement antécédent, mais se réfère dans sa genèse véritable, non sur les séries qui le précèdent dans l'être, mais sur la série homologue qui a été portée l'Univers en Univers par l'histoire de la Vie. Ce système fut chaque fois, en chaque être recommencé, l'immense édifice d'harmonie explosive dont la durée fut celle d'un instant qui traverse en éclair fulgurant les durées étrangères de la vie entière d'un être. Entre le système qui se détruit et celui qui le remplace, entre deux de ces édifices dynamiques consécutifs, il y a donc bien plus que de faciles distinctions d'antécédence et de conséquence, ou de cause à effet. C'est toute l'histoire de la vie qui les sépare: un Monde a été aboli; un autre a ressuscité.

Alors apercevons-nous tout ce qui, séparant ces deux systèmes consécutifs, en sépare l'expression? Cette expression, nous l'appelons unité fonctionnelle. C'est bien en effet une unité fonctionnelle spatialement parlant, puisqu'il y a coordination de tout le dynamisme organique. Mais cette coordination ne dure que le temps d'un éclair, la durée d'un instant. Elle est à peine née qu'elle meurt déjà, et qu'une autre lui succède. Sur cette durée d'un instant, notre unité fonctionnelle se constitue tout entière et à neuf; puis périclité et s'évanouit. Chaque instant nous détruit la vie, et nous la recommence. L'instant est le moule idéal de ce contenu qui a nom «la vie». Il est l'expression projetée sur l'écran de notre conscience du fugace et instantané phénomène de la vie.

C'est donc dans la sensation instantanée et le sentiment fulgurant du présent que nous percevons notre unité fonctionnelle. Cette sensation, c'est celle même de la vie; ce sentiment, c'est celui-là même de l'existence. Nous les saisissons chaque fois comme le passage de l'éclair; ils nous assaillent; nous les recevons; nous les voulons arrêter et fixer; et déjà ils ne sont plus que du temps mort, un souvenir entré dans le passé, et qui

appartient déjà à ses ténèbres de néant. A chaque instant nous renouvelons l'impossible effort; et chaque instant qui vient nous arrache celui qui s'en va. Nous aurons vécu toute une vie en n'ayant jamais à nous, qu'un instant seulement. Notre âme, qui ne connaît du Temps que cet incessant départ au Néant, appelle cela « vivre » ; et elle croit « mourir » quand le tourment s'assoupit.

Instant : durée vague, sensation confuse, direz-vous!... Non pas!... Mais seule durée qui nous soit connaissable!...

Ah! contemple-Je cet instant, ce présent qui est notre seul bien sur terre !... C'est sur cet instant présent que nous vivons et siégeons. Nous y sommes sur une cime constante et éperdue qui se déplace sans cesse en entraînant ses versants et ses abîmes. Tout autour de lui règnent les solitudes et l'horreur du non-être. De chaque côté de lui, se creuse le double abîme d'où émerge un avenir épouvanté comme un ressuscité; et où le passé repose dans un néant sans ancienneté et sans âge qui réunit dans la même mort tous les instants détruits.

Avenir et passé, avec quoi donc en effet vous avons-nous construits? Nous vous avons bâtis avec des morts... Nous vous avons bâtis avec des instants anéantis. Dans ce charnier des jours et ce cimetière des heures qu'on appelle la durée, il n'y a pas plus de réalité qu'il n'y a de vie dans la mort.

*

L'instant est est seule forme sous laquelle le temps nous soit connaissable... Il est la seule représentation logique que notre esprit en doive avoir. Nous pouvons donc l'appeler «instant-temps». Mais parce qu'il est seulement l'encelophe temporanéele du phénomène de la vie, il convient mieux de l'appeler «l'instant-vie». Et par cela même nous reconnaissons en cet épargné une grandeur singulière dépassant celle de toute cette durée irrèelle uqi fut l'erreur traditionnelle de notre esprit credule. Nous reconnaisont en lui le cadre magnifique qui contient le phénomène de la vie, et l'unité subtile qui nous en traduit la solitaire majesté.

Cette conception de l'instant-vie est pourtant moins l'expression d'une valeur absolue que l'expression de notre impuissance à concevoir autrement que dans le plan constructif de notre être. Aussi serait-il absolument vain de vouloir imaginer une durée construite avec la foule de ces instants-vie. Ce serait un jeu puéril de l'esprit que de vouloir répandre partout, sans la diminuer nulle part, cette grandeur de l'instant-vie,

que de vouloir en remplir les espaces et en composer les âges. Cette ardente forme, moulée sur le mouvement et le rythme de la vie, ne peut pas quitter celle-ci et en être affranchie. Il serait aussi impossible d'universaliser et d'éterniser cet instant-vie: qu'il est impossible de composer la durée et l'espace avec le phénomène dont il est l'expression, dont la nature est un geste, dont la forme est un rythme, dont l'origine est une habitude. En tout cas, à ceux-là qui s'efforceraient de vouloir satisfaire quand même aux habitudes de leur esprit, et qui voudraient à tout prix rapprocher le concept banal du concept logique, nous dirons qu'une durée en soi ne pourrait être conçue que comme un éternel présent - ou si on aime mieux - comme un éternel instant!...

Il est une autre matière de donner fortune à ce concept de l'instant-vie, et de le prolonger si loin qu'il finisse par atteindre aux fins qu'on lui rêve!

Mais avant d'en raisonner ainsi, il nous faut nous rendre compte de bien des choses et avant tout apercevoir l'impuissance de notre esprit. C'est seulement quand nous aurons aperçu l'obstacle de notre impuissance, que nous pourrons pressentir de quel contour pourrait être la réalité qu'il masque de son écran. Si l'on aime mieux, il faut que l'instant-vie, qui est le puissant instinct de notre esprit, nous livre son histoire biologique. D'une façon générale d'ailleurs, il n'est point d'autre méthode pour éclairer les phénomènes actuels de la vie que de les placer toujours en résultats de sa longue genèse et sous les lueurs de son histoire.

*

L'instant-vie, disions-nous ; n'est que l'expression de l'instantanéité constante du phénomène de la vie. C'est, la projection sur le champ de notre conscience d'un rythme fonctionnel constitué par tout un ensemble de vibrations parcellaires isochrones. On comprendra aisément que cet instant-vie puisse varier d'intensité, de précision et de rapidité, et cela dans la mesure même où varie l'harmonie à laquelle il correspond. Or cette harmonie aura un timbre d'autant plus riche qu'elle sera réalisée par un plus grand nombre de coups d'archets, et que l'accord en aura plus de lucide et expressive autorité. En traduisant cela au langage biologique, nous dirons que l'instant-vie sera toujours particulier, non seulement à l'espèce, mais même à l'individu, qu'il variera suivant la discipline de l'unité fonctionnelle, et suivant la multitude des vibrations moléculaires dont cette unité est l'expression. C'est dire que la valeur de l'instant-vie est en rapport direct avec la complication fonctionnelle de l'être. Il est permis ainsi de penser que, dans les espèces peu évoluées, où le système nerveux est moins perfectionné et où l'interdépendance des organes est plus atténuée, l'instant-vie traduit la lenteur ou l'inertie de l'harmonie fonctionnelle. Faute de pouvoir préciser, nous dirons qu'il reste, en ces espèces

attardées, un instant larvaire et engourdi. Et si nous en interprétons les indigences avec les habitudes plus commodes que logiques de notre langage, nous dirions que cet instant-vie est dispersé et lent. Cela revient à affirmer que cette unité de durée est variable, que le temps ainsi conçu n'est pas le même pour tous les êtres, et qu'il leur est essentiellement relatif¹.

Alors puisque nous en sommes à raisonner ainsi, nous n'avons qu'un pas de plus à faire pour remonter jusqu'aux origines la route parcourue.

Nous pouvons entrevoir que l'instant-vie, cette unité de temps, anime de son frisson spirituel la nature entière, et qu'il est associé dans la matière à l'ébauche préparatoire de la vie, dans la mesure même où chaque matière appelle la vie.

Mais dans la matière dite inanimée, les mouvements atomiques ne sont que très imparfaitement soumis à la discipline d'un rythme commun. Chaque atome y reste d'un dynamisme particulier.

*

Une association atomique nous paraîtra bien investie de l'instant-vie ; mais nous y apercevons cet instant-vie déformé et disloqué sur tous les dynamismes parcellaires qui n'ont pu trouver entre eux cet accord, vertu mystérieuse ; dont investi la vie dans la mesure même ou elle inflige la conscience, la joie et la douleur. Nous apercevons en la substance un instant-vie diffus en toutes les parties, dispersé en tous les éléments ; et l'accord est ici une discordance de voix innombrables. Bien que les habitudes de notre langage s'y refusent, nous dirons alors que cet instant-vie nous apparaît répandu sur l'espace et la durée. Il nous apparaîtrait infiniment long. Mais cette longueur nous l'apprécions en la ramenant illogiquement à une mesure qui nous est particulière. En fait, elle est toujours, elle est partout la même unité de temps, distribuée sur tous les phénomènes de la vie et de la matière, mais interprétée par chaque être et par chaque substance dans l'harmonie qui lui rythme la Vie.

Jusque dans les apparentes inerties de la substance, nous trouvons donc cette durée, dont notre intelligence réclamait comme son privilège le droit d'en user et d'en connaître. Sur la matière que nous avons investie de toutes les inerties et de toutes les impuissances, le souffle mystique soulève les voiles lourds et le frisson de l'Esprit descend animer de ses oeuvres encore informes ce berceau de la Vie. Entre la Matière et

1. On peut même imaginer que l'allure de l'unité fonctionnelle varie chez le même individu. Vulgairement on dit ainsi que « le temps duré » pour désigner certaines périodes d'attente anxieuse, de vie ralentie peut-être. Cette sensation du « temps qui dure » devient singulièrement aiguë dans les instants critiques. Et une certaine émotion soudaine peut venir en effet affecter gravement le fonctionnement organique, c'est-à-dire l'unité fonctionnelle, et par conséquent sa traduction temporanée. Qui n'a pas eu dans sa vie de ces instants tragiques qui « paraissent durer un siècle ». À l'état de sommeil, les durées sont appréciées en valeur d'une unité fonctionnelle singulièrement perturbée, et dont la perturbation se traduit par une diminution de la tensions psychologique et solitaire.

nous, voici révélée et justifiée l'harmonie qu'avait soupçonnée le génie lyrique des hommes!... Ah! n'ayons pas peur de nous apparenter à cette nature inanimée, où l'Esprit de cet Univers qui vient à peine de naître, plane avec la lenteur matinale qui cherche les voies du jour!... N'ayons pas peur d'apparenter à nos vies brèves l'immense durée apparente des choses! Durée apparente! Dans l'âme confuse des choses, un seul instant traîne une plus lourde misère, une plus longue durée que toutes les heures emplies des ravissements de la conscience humaine. Dans le vaste Monde, chaque être et chaque chose a la durée construite à la mesure de ses oeuvres et de sa conscience. Bien plus exigée que par les lois de la mathématique stellaire, la Vie réclame la relativité du Temps; et elle distribue le sens de la durée aux proportions de l'Esprit.

Mais voici que l'impitoyable pente nous entraîne vers son terme ultime !... Par derrière les associations atomiques, nous apercevons l'atome libre régi dans la magnificence des lois de son minuscule Univers. C'est là que nous trouvons le rythme originaire. C'est là qu'a été prise par la Vie la mesure exacte de cette unité de temps, de ce « quantum » de temporalité, valeur propre ou expression de toutes les nombreuses unités physiques ou d'action que l'atome renferme en lui et dont il règle le phénomène du Monde. C'est de là qu'il faut partir pour apercevoir l'oeuvre d'harmonie de la Vie. Dans la matière inanimée, entre les innombrables éléments atomiques qui la composent, l'harmonie qui s'efforce d'en unir les voix discordantes reste une ébauche confuse et ralentie, dont chaque note traîne le long souffle d'un instant infini. Dans la cellule et dans les êtres élémentaires, clame la voix qui compte déjà les heures brèves. Et dans les êtres supérieurs, voici que l'instant-vie réclame toute l'instantanéité dont chaque coup d'archet est capable !... C'est dire que l'harmonie vibratoire élaborée dans la haute organisation animale tend à être isochrone de chacun de ses éléments. C'est dire que dans l'être supérieur, la foule atomique a comme le comportement d'un atome unique. L'instant-vie, dont nous avons ainsi la perception chez nous a enfin retrouvé la sûreté de rythme dont est investi chacun de ses éléments. L'immense construction multi-atomique vibre tout entière en ses foules du geste de chacun de ses individus². Voici qu'au terme de toute évolution, l'être a retrouvé et impose sur ses foules innombrables le rythme victorieux de tous les thèmes discontinus ; il a retrouvé la voix d'harmonie qui commença de chanter, dès le tout premier atome, et qui du fond des ténèbres de l'abîme appelait déjà vers lui.

Et une fois de plus se vérifie que la vie n'est que de l'harmonie... qu'elle est seulement l'habitude d'une discipline dans la matière.

II

2. Une excitation d'une durée inférieure à celle de l'instant-vie ne pourrait sans doute pas plus être perçue que ne le sont les radiations lumineuses supérieures ou inférieures à une certaine longueur d'onde. Ainsi s'expliquerait peut-être la manière indigente dont l'organisme réagit aux courants de haute fréquence.

Au concept d'espace peut s'appliquer le même raisonnement qu'au concept de temps. Tous deux sont des conceptions qui correspondent au plan constructif de notre être. Les deux concepts sont d'ailleurs indissociables. Plus d'une fois nous avons dû faire intervenir la notion spatiale quand nous parlons de l'instant-vie. La centration spatiale correspond à la centration temporelle. Elles sont l'une et l'autre des expressions de l'unité fonctionnelle, et en traduisent, par des résultats analogues, l'incertitude ou la précision.

Le concept d'espace est donc intimement lié lui aussi au phénomène de la vie ; il est moulé sur ce phénomène; et c'est là qu'il en faut venir chercher l'origine et apercevoir la forme.

Qu'elle intervienne entre des molécules ou des cellules, ou des centres nerveux l'unité fonctionnelle nous apparaît se réaliser toujours sur une sorte de lieu géométrique. Mais il va de soi que les rapports qui déterminent ce lieu sont de l'ordre fonctionnel, et non de l'ordre géométrique. Il est facile d'ailleurs de se rendre compte que l'unité fonctionnelle, qui se réaliserait sur un plan ou sur une ligne, selon que l'association comporterait deux ou trois éléments, vient se manifester sur un point, dès que l'association renferme plus de trois éléments.

Ce lieu géométrique, ce point privilégié où vient se fixer toute la résultante des dynamismes parcellaires qui composent à l'être le phénomène de la vie, doit être conçu par nous comme la seule forme d'espace qui nous soit réellement connaissable ; et nous pouvons l'appeler le point-vie, pour interpréter toute l'analogie qui l'associe à l'instant-vie.

Rendons-nous compte avec quelle précision le point-vie épouse toute la fortune de l'instant-vie. Il est, lui aussi, l'expression du rythme harmonique de l'être. Dans les espèces supérieures, la centration spatiale où il se constitue est aussi énergiquement déterminée que la centration temporelle. Dans les espèces inférieures, où l'interdépendance organique est plus atténuée, le point-vie traduit l'incertitude de l'unité fonctionnelle. Il y est, tout comme l'instant-vie, une sorte de sens engourdi qui semble errer sans se fixer. Et dans ce que nous appelons la matière inanimée, il nous apparaît comme disloqué sur tout le champ où règne l'inharmonie anarchique des vibrations parcellaires. Chaque continuité d'une même matière inanimée détermine son unité spatiale dans une confusion d'ensemble faite de l'indépendance des parties. Il faut tout l'effort historique de la vie pour harmoniser ses indépendances parcellaires, qui sont l'expression de l'individualisme de l'atome. Il y a donc des degrés dans cette désharmonie, qui est proportionnelle à l'indépendance vibratoire de chaque molécule et les gradations en épousent toutes les transitions qui acheminent de l'état amorphe à la matière organique. Mais si dans l'état cristallin et dans les états mésomorphes nous pouvons apercevoir déjà des disciplines, auxquelles correspondent nécessairement une centration spatiale plus précisée, il ne s'en sont pas que dans l'état amorphe lui-même, il n'y ait pas déjà

l'esquisse d'une organisation d'ensemble à laquelle correspond une forme élémentaire d'unité spatiale. Pour nous résumer, à la concentration ou à la diffusion de l'insant-vie, correspond la concentration ou la difusion du point-vie. Mais en parlant ainsi, il est bien entendu que ces expressions, qui relèvent de nos idées habituelles d'espace et de durée, ne peuvent être interprétées que comme des essais verbaux plus métaphoriques que définitionnels. Sous le bénéfice de cette réserve, nous dirions donc que toute chose ou tout être possède son espace essentiellement relatif a lui, que cet espace particulier est une de ses propriétés, une propriété plus réelle que toutes celles qui lui composent ses prétendues propriétés physiques. Et c'est ainsi le phénomèmene de la vie qui détermine chaque espace particulier, comme il détermine chaque durée particulière.

*

Il est certain que notre esprit répugne étrangement à une conception qui lui ramène partout l'espace à un point sans dimensions. Et la difficulté de la représentation s'accroît vient davantage encore, si nous essayons de concevoir ce que doit être, dans la matière inanimée, le point diffus et dilué, anarchique et chaotique, qui compose à caque chose son espace particulier³.

Et pourtant nous sommes bien obligés d'aller reporter la notion d'espace jusqu'aux origines ultimes où nous sommes allés fixer la genèse de toute durée.

En ce qui concerne la centration spatiale dans les associations atomiques qui constituent la matiere monorganique, la désharmonie règne d'autant plus sur l'ensemble que la précision est plus grande sur l'élément. La confusion du point-vie n'y est que l'expression du violent particularisme de l'atome. Nous en venons ainsi à inclure la précision et la puissance du point-vie dans le phénomène de la vie. C'est dans l'atome que l'espace, tout comme la durée, prend à la fois sa réalité, son unité et sa mesure. Le point-vie y est la traduction spatiale d'une unité dont l'instant-vie est la traduction temporanéelle. C'est là, dans l'atome, dans ce champ de cohésion électrique d'un ou plusieurs noyaus positifs, que nous recontrons, associé à toutes les autres unités physiques, ce certain « *quantum* », dont la definition, si elle était possible, serait la seule chose qui satisfasse objectivement à une notion d'espace réel⁴. Impossible a nous de jamais pouvoir extraire du complexe où elle est réalisée, la notion de cet espace fondamental. Apercevons seulement celui-ci comme un des éléments de cette merveilleuse harmonie, qui se manifeste sous des formes énergétiques multiplies et inséparables, de cette harmonie qui lie à toute charge électrique positive une charge équivalente négative, qui

3. Cependant nous pouvons dans les trois préfendues dimensions apercevoir uniquement des classes de points. Déjà, nous savons que l'espression «point», dont l'interprétation arithmétique est une classe de trois nombres, est suscetible aussi bien d'un sens composé que d'un sens simple. On en arrive ainsi à des systèmes d'une complication intrisèque considérable, qui posent le point comme un composé de termes, de termes dont la Vie nous pourrait aider la représentation mieux que la pure mathématique.

4. Dans la théorie des « *quanta* » en effet, cette sorte d'atome d'action qu'on appelle le constate *h*, n'est pas seulement la représentation, sous une forme très abstraite, une énergie cinétique multipliée par un temps, mais encore d'une unité de mouvement multipliée par une unité d'espace.

équilibre en système oscillatoire les masses et les vitesses, et qui associe le mouvement, la durée et l'espace dans un *continuum* assez intime pour nous rendre indiscernables les composants.

C'est sur cette harmonie d'un atome particulier que se détermine le rythme général de tous les atomes de l'être, c'est-à-dire que s'en réalise l'unité fonctionnelle, et que s'accorde l'orchestre de tous les instruments qui vibrent en nous. Notre conscience, que est l'expression de cette unité fonctionnelle, est donc moins l'expression de l'harmonie universelle émanée des frissons de toutes nos fibres, que l'expression de la merveilleuse harmonie qui compose l'atome particulier. La conscience de l'être supérieur est moins développée sur la physiologie des organes et la misère de l'être, qu'épanouie dans la majesté d'unité qui régit sur l'atome. Osons n'apercevoir dans l'art et l'harmonie de cette conscience supérieure que les ses thèmes développés dans l'univers clos de l'atome!... Osons n'apercevoir dans cette conscience d'être supérieure rien que des mondes monoatomiques!... Déjà, dans cette conscience, nous avons su faire entre l'instant-vie, expression de la sensation où nous percevons notre existence comme une sorte de déroulement cinétique du phénomène de la vie. Mais à côté de cette sensation constitutive de notre « moi », il en est une autre où, d'une façon plus délibérante encore si j'ose dire, nous percevons notre existence comme une sorte de présence. C'est, si l'on veut, le sentiment spatial que nous avons du point où siège notre conscience elle-même. Cette perception spatiale est arrachée par nous au même « *continuum* » fondamental, dont le mouvement et la durée sont d'autres aspects - d'autres ombres, devrais-je dire, - que ne sont que les silhouettes déformées d'une commune réalité.

Le dernier mot semble donc dit quand nous savons rapprocher l'origine monoatomique de notre être avec son achèvement sous une conscience terminée. Mais par derrière l'élément même, s'il y a un milieu préatomique, nous y trouverons l'espace et la durée en formation, dans la proportion même où se déterminent toutes les autres propriétés atomiques.

*

Les analogies entre les deux notions d'instant-vie et de point-vie se poursuivent jusque dans leurs significations négatives.

L'opposition entre le point où siégeons et l'espace où nous ne sommes plus est du même ordre que l'opposition entre notre l'instant-vie et la durée où nous ne sommes pas. À peine apercevons-nous une

caplieuse distinction. Sur l'espace ou nous ne sommes pas, nous renonçons à tous les droits, tandis que sur la durée étrangère, notre vie prétend se conserver des souvenirs ou se promettre des espérances. Car il y a une partie de cette durée où nous prétendons n'être pas encore. Mais qu'importe cette illusion des souvenirs ou des espérances!... Il n'est pas de degrés différents dans le mon-être, ni d'atténuations dans les rigueurs du néant.

Le temps et l'espace, conçus autrement que dans l'instant et le point de notre vie, ne sont que des constructions d'erreurs bâties par le même architecte spirituel. Riches de la possession de l'instant-vie, riches de cette forme idéale qu'emplit toute la réalité du phénomène de la vie, riches de cet instant présent qui contient une plénitude de vie, nous en remplissons tout ce qui n'est pas nous, tout ce qui ne l'est plus, tout ce qui ne l'est pas encore. Nous en fabriquons une durée extérieure construite d'instant dépouillés de vie, d'instant que la vie n'anime plus, n'a jamais animés, ou n'animera jamais. Ensuite nous unifions et nous confondons ces instants, en leur appliquant la fluidité qui nous traduit l'allure du temps présent qui s'en va, qui s'écoule, et cette fulgurante fluidité se répand et s'étale ainsi pour nous en une continuité qui est la forme de cette durée, construite de tout le mensonge et de toute l'illusion de la vie.

Il en est de même de l'espace. Il n'existe d'autre espace que le point-vie qui est pour nous la présence même de la vie. Riches de cette perception emplit des plénitudes de l'existence, nous en remplissons tout ce qui n'est pas nous. Nous en fabriquons ainsi un espace extérieur. Certes, dans cette construction, l'expérience nous défend de mettre partout l'intensité de la vie ; mais notre esprit prévenu lui en ménage partout la place; et notre espace extérieur est constitué de points-vie, dont la plupart restent encore non affectés. Et comme nous ne pouvons pas imaginer qu'il règne un vide entre ces constructions parcellaires de points, nous leur appliquons un contact immédiat qui les constitue dans cette continuité, dont notre géométrie nous livre les figures sous forme de lignes, de surfaces et de volumes.

*

Mais, non moins que le mensonge des espaces théoriques, nous avons méconnu les impuissances de la matière inorganique. Il faut, en effet, apercevoir que l'unité spatiale s'y réalise comme une altération de l'unité antérieurement réalisée, dans l'atome, ou postérieurement réalisée dans la conscience achevée de l'être supérieur. De cette s'il en faut conférer des titres différents, le plus haut grade est toujours contenu. dans ce que nous appelons l'instant et le point; et la descente dans la hiérarchie se fait par une dégradation

d'intensité de l'un et de l'autre. Evidemment, il est impossible à notre esprit de ne pas donner à ces altérations les formes « durée » et « espace », car il nous est impossible de ne pas mouler nos conceptions sur les habitudes de notre esprit. Ces emplois de la durée et de l'espace sont aussi illogiques que possible ; car ils tendent à investir du maximum de propriétés, ce qui n'est définissable que par le minimum de propriétés. Mais malgré les avertissements de la logique, nous continuons de construire la matière extérieure, et celle intèrne qui est au service de notre être, avec des juxtapositions de points aussi denses que si la vie les animait. Et par contre, après avoir inve-sti cette matière d'un injuste privilège de vie, nous lui avons retiré la forme élémentaire de vie qui était bien à elle. Cette matière, emplie d'unités et ae vies qui se bousculent, nous en avons fait le royaume taciturne d'une inénergic et de l'immobile. C'est cette barbare inertie que nous prétendons imposer à la Nature comme son vrai statut. Et nous ne consentons à en affranchir la Vie, qu'à la condition qu'elle s'explique sur les impuissances qui lui manquent!

Ah ! les redoutables mensonges que cet espace et cette durée où nous avons mis une densité et une extension qui nous accablent! Nous avons pris l'habitude de nous asservir à ces indignes envahisseurs de l'infini, et de dissoudre sur leur immensité, ou d'obscurcir sur leurs ténèbres, le sens et la lumière de notre vie magnifique. Notre Âme, qui a fait du Temps l'adieu incessant qui la persécute, a fait de l'Espace une analogue subtile détresse. Et abandonnant à ces deux néants les puissances et les générosités de notre vie, nous avons pril'habitude de les laisser multiplier par ces deux zéros solennels. Car nous ignorions qu'ils étaient, eux, moins que l'ombre de la mort, et que nous étions, nous, l'instant Sacré et le Lieu Saint !...

Car l'Espace et le Temps n'existent que là où la vie les anime. Ils sont des propriétés atomiques, des propriétés de ce qui évolue, des propriétés de la Vie. En dehors de l'atome, il n'y a ni espace, ni durée. L'espace et le Temps ne nous apparaissent infinis que quand ils n'existent pas.

Os conceitos: tempo e espaço

I

Nós só podemos aceitar uma explicação da vida se esta explicação e nossos conceitos estiverem adaptados conjuntamente.

O conceito de tempo é o que se impõe mais naturalmente ao nosso espírito, porque ele está mais intimamente associado à nossa atividade psicológica. E quando nos esforçamos, podemos imaginar nosso pensamento abstraído de uma situação espacial; nós não podemos concebê-lo independente da duração que constitui sua trama aparente.

Pode-se argumentar que esta aparência era uma realidade e que a continuidade da vida psicológica estava fixada sobre um movimento incessante. A duração não seria, portanto, um instante que substitui outro instante. O próprio presente se dissiparia, e apareceria apenas como o contato sem dimensão entre o passado que avança e corrói de uma parte; e, de outra parte, o futuro que recua e se divide constantemente.

Mas onde então percebemos esta duração, se isto não se dá sob a forma do presente que nos assalta no mesmo choque fulgurante onde tudo é tragado para sempre. É do presente, e só do presente, que temos consciência. O instante que acaba de nos escapar é o mesmo morto imenso a que pertencem os mundos eliminados e os firmamentos extintos. E o mesmo formidável desconhecido contém, nas mesmas trevas do futuro, tanto o instante que se aproxima de nós quanto os Mundos e os Céus que ainda se ignoram. Não há graus de vazio nessa morte que é tanto o futuro quanto o passado. As lembranças são ruínas e túmulos, onde repousam os instantes destruídos. E o futuro é um vácuo. Então, como o presente pode ser apenas o contato entre duas não-existências, a fronteira imaterial sem extensão e espessura, que separaria dois nada? ... O passado e o futuro não podem ser concebidos senão sob forma de negações. Eles são os instantes presentes que não existem mais ou que ainda não existem. No passado e no futuro, já não somos mais, não passamos de não-ser. Ao contrário, a ideia que temos do presente é a de uma plenitude e uma evidência positiva singulares. Nós nos originamos com nossa personalidade completa. É somente aí, por ele e nele que temos a sensação de existência. E há identidade absoluta entre o sentimento do presente e o sentimento da vida.

Certamente, nosso espírito conserva memória dos instantes que já não são mais, ou seja, do passado. E de outra parte, a experiência lhe deu a confiante apreensão dos instantes que ainda não são, ou seja, do

futuro. Mas como o instante aparece por si mesmo sem duração, os instantes mortos que nos compõe o passado podem compô-lo como uma continuidade feita uma linha composta por pontos sem dimensão. Então, esta construção uma vez feita, nos parece que nossos atos de atenção são episódios sensacionais extraídos dessa continuidade chamada duração. Mas a trama continua, onde em nosso espírito bordejamos os desenhos descontínuos dos atos, não é nada além da construção laboriosa e fictícia de nosso espírito. Nada nos autoriza a afirmar a duração. Tudo em nós se contradiz de sentido arruinando a lógica. E além disso, nosso instinto é melhor informado sobre isso do que na nossa razão. A sensação que temos do passado é de uma negação e de uma destruição. O crédito que nosso espírito concede a uma pretensa duração que não será mais e onde não será mais, é um crédito sem lastro.

Parece, portanto, que o tempo não existe para nós como uma duração passada ou por vir, mas sob a forma única do instante presente. Essa concepção do presente é a única concepção de temporalidade que podemos ter; é esta concepção arbitrariamente difundida para trás e para diante de nós que dá sua forma habitual ao conceito de tempo.

Então, uma vez que este instante-tempo responde a um instinto tão poderoso, ele deve repousar sobre o fenômeno do ser por uma base fisiológico devida larga para corresponder a todo o fenômeno.

Ora, esse instante-tempo nós já encontramos. Ele nos pareceu intimamente ligado ao fenômeno funcional do ser.

Tem sido dito que a duração é a vida. Sem dúvida, mas é preciso ao menos colocar a vida no âmbito do descontínuo que a contém, e na forma invasiva que a manifesta. Ela não é mais esta fluida continuidade de fenômenos orgânicos que se fundiam uns nos outros ao se misturarem na unidade funcional. O ser, estranho lugar de lembranças materiais não é mais que um hábito para si mesmo. O que ele pode ter de permanente no ser é a expressão, não de uma causa imóvel e constante, mas de uma justaposição de resultados fugazes e incessantes, nos quais cada um tem sua base solitária, e no qual a ligadura, que não é nada mais que um hábito, compõe o indivíduo.

De fato, nós sabemos que o desenvolvimento ontogenético deve ser considerado como uma sucessão de situações, as quais são formadas por um conjunto das inúmeras vibrações moleculares. Cada um desses conjuntos é um sistema dinâmico de elementos múltiplos, todos coordenados em um único ritmo dinâmico, cuja natureza íntima nos escapa, mas cujo resultado é óbvio, e que chamamos, por isso, de unidade funcional. No entanto, cada uma das vibrações moleculares depende apenas da vibração imediatamente anterior. Cada uma das situações do conjunto depende então apenas da situação que seja imediatamente

antecedente. A unidade funcional, criação constantemente recomeçada, expressão constantemente renovada de um imenso sistema de manifestações dinâmicas parciais, consiste em uma harmonia fulgurante e instantânea, ao lado da qual o ritmo do Universo estelar parece uma arte larval e entorpecida. E esta harmonia atinge sua nota sem dissolver o contorno sonoro das harmonias que a precedem ou a sucedem. Dada por uma multidão incontável de tiros de arco sincronizados, a nota se isola e se desconecta, lúcida e expressiva.

A este sistema, de fato sucede um outro, inteiramente novo, essencialmente distinto, e onde todos os elementos vibrantes, todas as agitações constituintes, todos os frissons (calafrios) da matéria, são uma nova criação, uma criação em que o determinismo é trazido pelo ser liberto pelo sistema imediatamente antecedente, mas que se refere em sua gênese verdadeira, não sobre as séries que o precedem no ser, mas sobre a série homóloga que foi levada de Universo em Universo pela história da Vida. Este sistema foi toda vez, em cada ser recomeçado, o imenso edifício de harmonia explosiva no qual a duração foi aquela de um instante que atravessa como um lampejo as durações estranhas da vida inteira do ser. Entre o sistema que se destrói e o que o substitui, entre dois desses edifícios dinâmicos consecutivos, há então muito mais do que fáceis distinções de antecedência e consequência, ou de causa ao efeito. É toda a história de vida que os separa: um mundo foi abolido; um outro ressuscitado.

Percebemos então tudo isto que, separando estes dois sistemas consecutivos, separam sua expressão? A esta expressão, nós chamamos de unidade funcional. Na verdade é uma unidade funcional espacialmente falando, uma vez que tem a coordenação de todo o dinamismo orgânico. Mas essa coordenação não dura mais que o tempo de um lampejo, a duração de um instante. Ela mal nasceu e já está morta e uma outra a sucede. Sobre essa duração de um instante, nossa unidade funcional se constitui inteiramente nova; que em seguida declina e desvanesce. Cada instante nos destrói a vida e nós a recomeçamos. O instante é o molde ideal deste conteúdo que chamamos «a vida». É a expressão projetada sobre a tela da nossa consciência do que é fugaz e instantâneo fenômeno da vida.

É, portanto, na sensação instantânea e no deslumbrante sentido do presente que nós percebemos a nossa unidade funcional. Essa sensação, que é a da vida mesma; Este sentimento, este é o da existência. Percebemos sempre como uma passagem do relâmpago; Eles assaltam-nos; Vamos recebê-los; nós queremos estabelecer e determiná-los; e eles já não são mais daquele tempo morto, uma memória que entrou no passado e que pertence a escuridão do vazio. A cada instante renovamos o esforço impossível e cada instante que vem nos arranca o que instante que vai. Nós teremos vivido toda uma vida que nunca houve para nós, como somente por um instante. Nossa alma que só conhece do Tempo essa incessante partida para o Nada, chama isso de « viver »; e ela acredita que « morrer » é quando o tormento adormece.

Instante: duração vaga, sentindo confuso, você poderia dizer!... Não, não!... Apenas duração que é cognoscível para nós!...

Ah! Contemplo esse instante, esse presente que é a nossa única terra! É sobre este instante presente que vivemos e repousamos. Estamos em um pico constante e frenético que se move constantemente principiando suas encostas e seus abismos. Ao redor dele reina as solidões e horror do não-ser. De cada lado dele, amplia um duplo abismo do qual emerge um futuro horrorizado como um ressuscitado; e onde o passado permanece em um vazio sem ancestralidade e idade que reúne na mesma morte todos os instantes destruídos.

Futuro e passado, com qual então na verdade vocês nos construíram? Nós vos construímos com pessoas mortas... Nós vos construímos com instantes acabados. Nessas sepulturas de todos os dias e nesse cemitério das horas, chamado duração, não há mais realidade do que há vida na morte.

*

O instante é apenas uma forma de tempo que é cognoscível para nós... É a única representação lógica que nosso espírito deve ter. Então, podemos chamá-lo de « instante-tempo » mas é apenas a cobertura temporal do fenômeno da vida, é mais apropriado chamá-lo « instante-vida ». É por isso mesmo que reconhecemos poupar nessa grandeza singular o excesso da duração irreal que foi o erro tradicional de nosso espírito crédulo. Nós reconheceremos nele a bela configuração que contém o fenômeno da vida e a unidade sutil que nos traduz a solitária majestade.

Essa concepção do instante-vida é, no entanto, menos a expressão de um valor absoluto do que a expressão da nossa impotência em conceber de outra forma que não seja no plano construtivo do nosso ser. Também seria absolutamente inútil querer imaginar uma duração construída com a repetição desses instantes-vida. Seria um jogo infantil do espírito querer difundir por tudo, sem diminuir em nenhum lugar, esta grandeza do instante-vida, querendo preencher os espaços e compor as eras. Esta forma ardente, moldada sobre o movimento e o ritmo da vida, não pode deixá-la e ser libertada. Seria tão impossível universalizar e eternizar este instante-vida: quanto é impossível compor a duração e o espaço com o fenômeno do qual ele é a expressão, cuja natureza é um gesto, cuja forma é um ritmo, cuja origem é um hábito. De qualquer forma, para aqueles que se esforçariam em satisfazer até mesmo os hábitos doseu espírito, e que a todo o custo

gostariam de aproximar o conceito comum do conceito lógico, nós diríamos que uma duração em si só poderia ser concebida como um eterno presente - ou se for preferível - como um eterno instante!...

Há uma outra matéria que guarda a fortuna deste conceito de instante-vida, e de prolongá-lo até que eventualmente atinja os propósitos que sonhamos com ele!

Mas antes de compreender, precisamos nos dar conta de muitas coisas e acima de tudo, ver a impotência do nosso espírito. É só quando tivermos notado o obstáculo da nossa impotência, que podemos antecipar que o contorno pode ser a realidade que mascara a imagem. Se preferir/ou melhor, precisamos que o instante-vida, que é o instinto poderoso de nosso espírito, nos revele sua história biológica. De um modo geral, não há outro método para esclarecer os fenômenos atuais da vida senão colocar sempre resultados de sua longa gênese e as centelhas de sua história.

*

O instante-vida, nós dizíamos, é apenas a expressão do instantaneidade constante do fenômeno da vida. Ou seja, a projeção no campo de nossa consciência de um ritmo funcional formado por todo um conjunto de vibrações parciais isocrônicas. Compreenderemos facilmente que este instante-vida pode variar em intensidade, precisão e velocidade e que na medida mesma em que varia a harmonia à qual ela corresponde.. Essa harmonia terá um timbre tão mais rico que ela será realizada por um maior número de toques/dedilhadas, e que o acorde terá mais autoridade lúcida e expressiva. Traduzindo isso numa linguagem biológica, podemos dizer que o instante-vida será sempre particular, não somente para a espécie, mas até mesmo para o indivíduo, variando de acordo com a disciplina da unidade funcional e de acordo com a multiplicidade de vibrações moleculares da qual esta unidade é a expressão. Isso significa que o valor do instante-vida está diretamente relacionado com a complicação funcional do ser. É permitido assim pensar em espécies pouco evoluídas, em que o sistema nervoso é menos aperfeiçoado e onde a interdependência dos órgãos é mais atenuada, o instante-vida traduz a lentidão ou a inércia da harmonia funcional. Sem conseguir especificar, diríamos que ele permanece, nessas espécies retardados num instante larval e adormecido. E se nós interpretamos as indigências com os hábitos mais conveniente do que lógicos da nossa linguagem, diríamos que este instante-vida é lento e

disperso. Isso reafirma que esta unidade de duração é variável, que o tempo assim concebido não é o mesmo para todos os seres, e que é essencialmente relativo¹.

Então, já que estamos a pensar assim, nós não temos apenas um passo a mais para voltar às origens da rota percorrida.

Podemos entrever que o instante-vida, essa unidade de tempo, anima com seu calafrio espiritual toda a natureza, e que está associada na matéria do projeto preparatório da vida, na medida em que cada matéria chama a vida.

Mas na matéria considerada inanimada, os movimentos atômicos não são mais que imperfeitamente submissos à disciplina de um ritmo comum. Cada átomo aqui resta de um dinamismo particular e solitário.

*

Uma associação atômica nos parece bem investida do instante-vida; mas notamos que esse instante-vida deformado e deslocado em todos os dinamismos parciais que não puderam encontrar a investida da vida nessa virtude misteriosa na medida mesma em que ela inflige dor, alegria e consciência. Vemos na substância um instante-vida difundida em todas as partes, dispersada em todos os elementos e aqui há uma incompatibilidade de inúmeras vozes. Embora nossos hábitos de linguagem se recusam a fazê-lo, vamos dizer que esse instante-vida nos aparece generalizado no espaço e na duração. Ele nos parecerá infinitamente longo, mas esse comprimento é apreciado illogicamente reduzido a uma medida que é especial para nós. Na verdade, ela é sempre por toda parte a mesma unidade de tempo, distribuída por todos os fenômenos da vida e da matéria, mas interpretada por todos os seres e todas as substâncias na harmonia que lhe dá o ritmo de Vida.

Até nas aparentes inércias da substância, podemos, portanto, encontrar essa duração, que nossa inteligência reivindicava como seu privilégio o direito de usar e aprender. Sobre a matéria que nós tínhamos investido todas as inércias e todos os impotências, o sopro místico levanta os véus pesados e a emoção do Espírito desce ao animar suas obras ainda não formada nesse berço da vida.. Entre a matéria e nós, é revelada e justificada a harmonia que suspendia o gênio lírico dos homens! .. Ah! Não tenhamos medo de nos apresentar

1. Pode-se até imaginar que a atração da unidade funcional varia no mesmo indivíduo. Vulgarmente, é tido que a “duração do tempo” para designar alguns períodos de espera ansiosa da vida talvez em marcha lenta. Essa sensação de “tempo que dura” se torna singularmente aguda nos momentos críticos. E alguma emoção repentina pode de fato vir afetar gravemente o funcionamento orgânico, ou seja, a unidade funcional e, portanto, sua tradução temporal. Quem não teve em sua vida um desses momentos trágicos que “parecem durar um século”. No estado de sono, as durações são apreciadas no valor de uma unidade funcional singularmente perturbada e parece que a perturbação é traduzida por uma diminuição da tensão psicológica e solitária.

a esta natureza inanimada, onde o Espírito desse Universo que mal acaba de nascer, plano com a lentidão matinal que procura os caminhos do dia!... Não tenhamos medo de aparentar a nossas vidas breves a imensa duração aparente das coisas! Duração aparente! Na alma confusa das coisas, um só instante arrasta uma miséria mais pesada, uma duração maior do que cada hora plena de arrebatamentos da consciência humana. No vasto Mundo, cada ser e cada coisa tem a duração construída na medida de suas obras e sua consciência. Muito mais exigida pelas leis da matemática estelar, a Vida requer a relatividade do Tempo; e ela distribui o significado da duração para as proporções do Espírito.

Mas eis que a inclinação implacável nos leva em direção a seu fim último!... Por trás das associações atômicas, vemos o átomo livre redigo pela magnificência das leis de seu minúsculo Universo. É aqui que encontramos o ritmo originário. É aqui que é levada pela Vida a medida exata desta unidade do tempo, este “*quantum*” de tempolidade, valor próprio ou expressão de todas as muitas unidades físicas, ou ainda a ação que o átomo contém dentro dele e o qual ele regulado fenômeno do Mundo. É lá onde é preciso partir a visão da obra de harmonia da Vida. Na matéria inanimada, entre os inúmeros elementos atômicos que a compõem, a harmonia que se esforça em unir as vozes discordantes de um ser confuso e abrandado, em projeções nas quais cada nota sai de um longo suspiro do instante infinito. Na célula e nos seres elementares, clama a voz que conta as horas breves. E em seres superiores, este é o instante-vida que reclama/requer/reinvindica a instantaneidade que cada dedilhado é capaz...! Ou seja, a harmonia vibracional elaborada na alta organização animal tende a ser isocrônica de cada um dos seus elementos. Portanto, no ser superior, a multidão atômica tem como o comportamento de um único átomo. O instante-vida, do qual temos assim a percepção finalmente encontrou a segurança de ritmo investido em cada um dos seus elementos. A imensa construção multi-atômica vibra inteira em suas multidões do gesto de cada um dos seus indivíduos². Aqui e no final de qualquer evolução, o ser encontrou e impõe a suas incontáveis multidões o ritmo vitorioso de todos os temas descontínuos; Ele o encontrou a voz da harmonia que começou a cantar, desde o primeiro átomo, e que do fundo da escuridão do abismo já chamava por ele.

E uma vez mais, é verdade que a vida é apenas harmonia... ela só é o habito de uma disciplina na matéria.

II

2. Uma excitação de uma duração inferior àquela do instante-vida, sem dúvida, só poderia ser percebida como são as radiações luminosas superiores ou inferiores a um certo comprimento de onda. Assim se explicaria talvez a maneira indigente com a qual o organismo reage às correntes de alta frequência.

Ao conceito de espaço é possível aplicar o mesmo raciocínio utilizado com o conceito de tempo. Ambos são concepções que coincidem com o plano construtivo do nosso ser. Os dois conceitos também são inseparáveis. Mais de uma vez tivemos que intervir com a noção de espaço quando falamos do instante-vida. O foco espacial corresponde ao foco da temporalidade. Eles são, uma e outra, expressões da unidade funcional e refletem, com resultados semelhantes, a incerteza ou a precisão.

O conceito de espaço também está intimamente ligado ao fenômeno da vida; Ele é moldado sobre esse fenômeno; e isso é preciso para encontrar a origem e perceber a forma.

Que ela intervenha entre moléculas ou algumas células, ou entre os centros nervosos, a unidade funcional sempre parece realizar-se em um tipo de lugar geométrico. Mas é evidente que as relações que determinam este lugar são de ordem funcional e não de ordem geométrica. É fácil perceber que a unidade funcional, que se realizaria em um plano ou uma linha, dependendo se a associação tem dois ou três elementos, vem se manifestar sobre um ponto, desde que a associação tenha mais de três componentes.

Este lugar geométrico, este ponto privilegiado de onde todos os resultados dos dinâmismos parciais que compõem o ser o fenômeno da vida, deve ser projetado por nós como a única forma de espaço que nós temos realmente cognoscível; e podemos chamar o ponto-vida para interpretar qualquer analogia que se associa com o instante-vida.

Podemos perceber com qual precisão o ponto-vida repousa toda a fortuna do instante-vida. Ele é, da mesma forma, a expressão rítmica da harmonia do ser. Nas espécies superiores, é onde o foco espacial se constitui energeticamente determinado e comprometido com o foco temporal. Nas espécies inferiores, onde a interdependência orgânica é mais atenuada, o ponto-vida é traduzido na incerteza da unidade funcional. Há, assim como o instante-vida, um tipo adormecido de sentido que parece vagar sem configuração. E no que chamamos de matéria inanimada, ele nos parece como deslocado de todo o campo onde reina a desarmonia anárquica das vibrações parciais. Cada continuidade de uma mesma matéria inanimada determina sua unidade espacial em uma confusão de conjunto feita da independências das partes. Precisamos de todo esforço histórico de toda a vida para harmonizar suas independências desiguais, que é a expressão do individualismo do átomo. Há graus nesta desarmonia, que é proporcional à independência vibratória de cada molécula e as gradações compartilhadas então nas transições que transportam do estado amorfo para a matéria orgânica. Mas se no estado cristalino e em estados mesomorfos podemos ver já as disciplinas, que correspondem necessariamente um foco de um espaço mais específico, lá não há nenhum estado amorfo, em si, já há um esboço de uma organização global, que ao qual corresponde uma forma básica de unidade espacial. Para resumir, a concentração ou a difusão da vida agora é a concentração ou a divulgação do ponto-

vida. Mas falando assim, entende-se que essas expressões, que caem sob nossas ideias habituais de espaço e duração, só podem ser interpretados como ensaios verbais mais metafóricos do que definidores. Sob o benefício dessa reserva, portanto, diríamos que toda coisa ou todo o ser tem o seu espaço essencialmente relativo, já que esse espaço particular é uma das propriedades, uma propriedade mais real do que todas que ele compõe em suas alegadas propriedades físicas. E é assim o fenômeno da vida quem determina cada espaço particular, como determina cada duração particular.

*

É certo que nosso espírito reluta estranhamente em projetar a uma concepção que traz através do espaço a um ponto sem dimensões. E a dificuldade da representação cresce ainda mais se tentarmos projetar o que deve ser, na matéria inanimada, o ponto difuso e diluído, anárquico e caótico, que compôs cada coisa em seu espaço particular³.

Entretanto, ainda bem que nós somos forçados a relatar a noção de espaço até as origens finais onde somos guiados fixar a gênese da duração.

Nisso que diz respeito à centralidade espacial nas associações atômicas que constituem a matéria inorgânica, a desarmonia reina ainda mais na precisão geral do maior elemento. A confusão do ponto-vida é apenas a expressão de uma particularidade violenta do átomo. Assim, chegamos a incluir a precisão e o poder da ponto-vida no fenômeno da vida. É no átomo que o espaço, como na vida, leva sua realidade e sua unidade, bem como a sua medição. A ponto-vida é a tradução espacial de uma unidade cuja instante-vida é a tradução de temporal. Isto é, o átomo, nesse campo de coesão elétrico de um ou muitos núcleos positivos, que nos reencontramos associados com todas as outras unidades físicas, esta certa « *quantum* », nessa definição, se realmente for possível, seria a única coisa que satisfaz objetivamente uma noção de espaço real⁴. É impossível para nós de jamais seremos capazes de extrair o complexo onde ela é realizada, a noção desse espaço fundamental. Perceber somente esse espaço como um dos elementos desta maravilhosa harmonia, que é a manifestação das formas energéticas que se multiplicam inseparáveis, dessa harmonia que repousa de qualquer carga elétrica positiva, uma carga negativa equivalente, que equilibra o sistema oscilatório das massas e

3. No entanto, nós podemos nas três pretendidas dimensões perceber somente duas classes de pontos. Agora que nós sabemos que a expressão << ponto >>, sob a interpretação aritmética, é uma classe de três números, é suscetível também a um sentido composto por um sentido mais simples. Que nos leva a um sistema considerável de complicação inerente, que coloca o ponto como termos compostos, termos cuja vida nos ajudaria a representar melhor do que a matemática pura.

4. Na teoria dos « *quanta* », com efeito, esse tipo de ação atômica que chamamos constante *h*, não é apenas a representação, de uma forma muito abstrata, é uma energia cinética multiplicada pelo tempo, mas ainda uma unidade de movimento multiplicada por uma unidade de espaço.

velocidades e que combina movimento, tempo e espaço em um *continuum* que é íntimo o suficiente para nos fazer componentes indistinguíveis.

É sobre esta harmonia em particular do átomo que se determina o ritmo global de todos os átomos do ser, ou seja, a realização da unidade funcional, que concorda com a orquestra de todos os instrumentos que vibram em nós. Nossa consciência, que é a expressão dessa unidade funcional, é menos a expressão de uma harmonia universal emanada das emoções de todas as nossas fibras, mas é como a expressão da harmonia maravilhosa que compõe o átomo particular. A consciência do Ser superior é menos desenvolvida sobre a fisiologia dos órgãos e a miséria do mesmo ser, que florescida na Majestade da unidade que reina sobre o átomo. Não ouse ver na arte e na harmonia dessa consciência superior os seus temas desenvolvidos no universo do átomo!... Ousaremos não perceber nessa consciência do ser superior nada acima dos mundos monoatômicos!... Agora, com essa consciência, temos o conhecimento sobre o instante-vida, uma expressão do sentido onde percebemos nossa existência como uma espécie de processo cinético do fenômeno da vida. Mas junto com essa sensação constitutiva de nosso «Eu», há outra onde, de uma forma mais deliberativa, mesmo sem ousar dizer, percebemos nossa existência como uma espécie de presença. É, se você quiser, o sentimento espacial que se faz sentindo onde fica nossa consciência em si. A percepção espacial é retirada por nós no mesmo «*continuum*» fundamental, cujo movimento e duração não é, em outros aspectos, - sem sombra de dúvida, devo dizer, - mais do que silhuetas distorcidas de uma realidade comum.

A última palavra deve dizer que sabemos nos reaproximar da origem monoatômica de nosso ser, com sua conclusão sob uma consciência completa. Mas por para trás do elemento propriamente dito, se há um ambiente pre-atômico, encontramos o espaço e a duração em formação, na mesma proporção que determina todas as outras propriedades atômicas.

*

As analogias entre as duas noções de instante-vida e ponto-a vida continua por significações negativas.

A oposição entre o ponto onde assentamos e o espaço onde estamos já não é mais da mesma ordem que a oposição entre nosso instante-vida e a duração onde não estamos mais. Dificilmente nós perceberemos uma distinção capciosa. No espaço onde nós somos, vamos renunciar todos os direitos, enquanto a duração

soa como termo estranho, nossa vida pretende se conservar nas recordações ou prometer esperanças como parte desse tempo que fingimos não ser mais. Mas o que importa dessa ilusão de memórias ou esperança!... Não é mais que graus diferentes do meu ser, ou atenuações nos rigores do nada.

O tempo e o espaço concebidos de forma diferente do que no instante e no ponto de nossas vidas, são apenas construções de erros incorporados pelo mesmo arquiteto espiritual. De posse dos ricos instantes-vida, ricos dessa forma ideal que preenche toda a realidade do fenômeno da vida, ricos nesse instante presente que contém uma plenitude de vida, nós nos enchemos de tudo o que não é nós, tudo o que não é mais, tudo o que ainda não é ainda. Nós produzimos uma duração exterior aos instantes estragados da vida, dos instantes daquela vida sem mais ânimo, que não tem dinamismo, ou jamais será inspiradora. Então podemos unificar e mesmo confundir esses instantes, aplicando a fluidez que nos é traduzida pelo fascínio do presente que vai, flui, e esta fluidez dramática se espalha e se folga assim para nós em uma continuidade que forma a duração, construída de toda a falsidade e a ilusão da vida.

É nesse mesmo espaço. Não há outro espaço que não seja o ponto-vida que é a presença de vida. Repletos dessa percepção ampliamos a plenitude da existência, nós preenchemos tudo o que não é nosso. Assim, fazemos um espaço exterior. Certamente, nessa construção, a experiência nos defende em todos os lugares pela intensidade da vida; mas nosso espírito previne o hábito ao redor de todo local; e nossa área exterior consiste em pontos-vida dos quais a maioria é ainda não atribuída. E como não podemos imaginar que há um espaço em branco entre estas construções parciais de pontos, aplicamos um contato imediato que os constitui nessa continuidade, nessa geometria que nos dá os números em forma de linhas, superfícies e volumes.

*

No entanto, menos do que a falsidade dos espaços teóricos, nós ignoramos a abnegação da matéria inorgânica. É preciso, de fato, perceber que a unidade espacial é feita como uma alteração de unidade anteriormente alcançada, o átomo, ou mais tarde a apresentação na consciência encontrada no ser superior. Isto nos confere títulos diferentes, a nota mais alta é sempre o conteúdo do que nós achamos o ponto e o instante; e a descida para a hierarquia é feita por degradação de intensidades de um e outro. Obviamente, é impossível para nossa mente não dar alterações a essas formas de como «duração» e

«espaço», porque é impossível para não lançar nossos projetos nos hábitos da nosso espírito. Esses empregos de duração e espaço são tão ilógicos quanto possíveis; porque eles tendem a investir o máximo de propriedades, que são definíveis somente por um mínimo de propriedades. Mas, apesar das advertências da lógica, nós continuamos a construir a matéria exterior, e é essa mesma que está a serviço do nosso ser, com justaposições de pontos densos que animam a vida. E, por outro lado, depois de ter investido esse privilégio injusto da matéria viva, nós removemos a forma elementar da vida que era boa por si. Essa matéria, repleta de unidades e de vidas que se empurra, no taciturno reino da não-energia e da imobilidade. É essa inércia bárbara que pretende impor à Natureza o seu verdadeiro estatuto. E não concordamos em libertar a Vida, na condição de que é explicada sobre a impotência do que não a deixa escapar!

Ah! a temível falsidade encontra-se nesse espaço e nesse tempo onde temos uma densidade e uma extensão que nos oprimem! Nós nos tornamos acostumados a escravizar-nos desses indignos invasores do infinito e dissolver-nos na sua imensidão, ou escurecer em suas trevas, o sentido e a luz de nossa vida maravilhosa. Nossa Alma, o que a fez na despedida incessante que ela persegue o Tempo, faz o Espaço com uma angústia semelhante e sutil. E abandonando esses dois nada os poderes e a generosidade da nossa vida, nós teremos o hábito de deixá-los multiplicar por esses dois nada solenes. Porque sabemos que eles eram menos do que a sombra da morte e que nós éramos, nós, o instante Sagrado e o Lugar santo!...

Pois o Espaço e o Tempo só existem aqui onde a vida os anima. Eles são propriedades atômicas, propriedades que evoluem, propriedades da vida. Fora do átomo, não há espaço nem tempo. O espaço e o tempo infinito não nos parecem infinito quando eles não existem.

REFERÊNCIAS

ROUPNEL, Gaston. Nouz. In : _____. **Siloé**, Paris : Libraire Stock, 1927.

